Prologue

Où, contrairement à l'usage, l'on apprend qui est l'assassin.

Monsieur N n'avait pas été un criminel *toute* sa vie. La preuve : il avait déjà neuf ans quand il tua pour la première fois. Bien entendu, à cette époque, il n'était pas encore monsieur N… Il était Léo, petit garçon qui passait ses étés chez Mémé et Pépé.

La chose – le crime – eut lieu à la mi-juillet. Ce jour-là, l'enfant voulait accompagner son grand-père au marché.

– Je préfère, lui avait répondu le vieil homme, que tu gardes la maison. Poulou, ce garnement, pourrait revenir chiper des pêches, et Mémé ne saurait pas le rattraper. Mais si tu es là…

Le petit garçon dut faire contre mauvaise fortune bon cœur, c'est-à-dire obéir.

Il s'occupa. Il ne fit que des choses défendues, autrement dit très agréables. Il cueillit et mangea quelques-unes des fameuses pêches (on accuserait Poulou, et alors ?). Il tailla des flèches dans des brindilles de peuplier et les tira sur les merles. Mais sans réussir à les toucher. Il découvrit ensuite une fourmilière qu'il eut l'idée d'inonder avec la limonade de sa gourde, et contempla longuement le spectacle des insectes affolés qui se propulsaient dans les bulles. Pour finir (il commençait à trouver le temps long), il déambula aux abords de la basse-cour.

Il avait très peur des poules. Il se figurait qu'elles guettaient la moindre inattention de sa part pour fondre sur ses mollets et le piquer du bec. Tout le monde sait que les poules ne font pas cela. Tout le monde sait aussi que les peurs d'un petit enfant ne sont pas raisonnables.

Prudemment, il bifurqua du côté des canards de la mare. Ils étaient sur l'eau, il était sur terre,

et il se dit que cet ordre des choses suffisait à le protéger.

À ce moment, il aperçut Poulou. Le garnement.

– Huh ! fit Poulou.

Ce qui signifiait « salut ». C'était un grand garçon échevelé, maigre comme un chaton de cimetière ; ses sourcils en angle aigu, ses prunelles rousses lui donnaient l'expression d'un diable malin.

– Bonjour, répondit Léo, poliment et en articulant, afin de bien montrer que deux personnes peuvent se rencontrer en un même lieu, elles n'en sont pas moins très différentes.

Il n'aimait pas Poulou. Il savait qu'il fallait s'en méfier. C'est ce que tout le monde, par ici, répétait.

Ce Poulou n'avait pas une vie normale. Il habitait un terrain vague à la sortie du bourg, dans une caravane où s'entassaient ses huit frères et sœurs, tous pieds nus dans leurs chaussures, ainsi que sa tante qui semblait être sa jumelle car elle avait le même air et le même âge que lui, treize ans.

Il avait également une mère qui parcourait la région pour lire les lignes dans les mains des serveuses ou des filles de ferme. Elle devinait l'avenir, mais elle ignorerait toujours qu'une fois qu'elle leur tournait le dos, serveuses et filles de ferme allaient vite se laver les mains, les bras, et tous les morceaux de peau qu'elle avait touchés.

– C'est à toi, ces canards ? demanda Poulou au petit garçon.

– Ils sont à mon pépé et à ma mémé.

Poulou ricana, sans raison, et le petit garçon eut un frisson. Il vit Poulou sauter la haie et se diriger vers la mare.

Il s'agissait d'un bassin peu profond mais large, où huit canards, canes et canetons frétillaient, jouaient, criaillaient comme une colonie de vacances. Le grand garçon s'accroupit sur le bord. Fouillant son short crasseux, il en extirpa un bout de pain. Il lança la valeur d'une bouchée au milieu de l'eau.

La minuscule infanterie fonça en ligne, les becs claquèrent avec des bruits de cornes, et des

éclaboussures, et des envols de plumes. Le bout de pain disparut. C'était très amusant.

Le petit garçon s'approcha à son tour et sortit de sa poche un reste de goûter.

– C'est quoi ?

– Du beignet d'hier.

Avant que le petit garçon pût faire un geste, Poulou s'empara du morceau de beignet, le flaira, puis mordit dedans.

– C'était pour les canards ! protesta l'enfant.

– Y verront pas la différence. Moi, si.

Il engloutit le beignet tout en continuant d'émietter son quignon pour les canards. Pris d'une inspiration, il partit ramasser une branche vers le puits et, revenant à la mare, il y lança, mais plus près du bord cette fois, une autre bouchée de pain. Autour, l'eau traça des cercles de cible. Les bêtes s'y ruèrent.

Elles allaient toucher au but, quand le grand garçon abattit sa branche par surprise et écarta la bouchée. D'abord interloquée, l'escadrille fit volte-face.